

ment trop faible et plusieurs centres agricoles travaillent avec ardeur à augmenter cette fabrication. De non breves associations étrangères se forment de tous côtés et le temps ne peut être pas éloigné où la production du fromage sera devenue aussi et peut être plus importante que celle du beurre.

C'est pour satisfaire les besoins toujours croissants de la consommation, c'est en prévision d'un emploi plus étendu du lait, d'une fabrication plus considérable de beurre et de fromage, que nous avons tant de fois conseillé de garder un plus grand nombre de bœufs de rente et que nous avons montré les moyens d'y parvenir.

Mais ce n'est pas suffisant d'entretenir un nombreux bétail, il faut de plus que ce bétail appartienne aux races les plus convenables dans la conditions où l'on est placé. Il faut que les animaux destinés à la boucherie, que les vaches laitières et les bêtes-à-lait puissent tirer le meilleur parti possible de la nourriture que l'on peut leur offrir et atteindre, avec cette nourriture, au plus haut degré de la productivité; ou en d'autres termes, il faut que les races de bœufs, de porcs et de moutons engraisent rapidement avec l'espace et la quantité d'aliments qui leur seront distribués; il faut que les vaches laitières, avec ces mêmes aliments, donnent une abondante production de lait et que les moutons produisent des toisons supérieures tant sous le rapport de la qualité que sous celui de la quantité.

Nos races indigènes de bêtes-à cornes, de moutons et de porcs possèdent sans doute de précieuses qualités, mais il s'en faut de beaucoup qu'elles remplissent complètement les conditions que nous venons de poser. Elles possèdent toutes une admirable rusticité, sont très-sobres, endurent sans trop de souffrances la rigueur de nos hivers, et sont très-prolifères. Mais à côté de ces qualités, nous rencontrons souvent de graves défauts. Nos porcs, par exemple, partout où ils n'ont pas subi l'influence de l'amélioration, sont d'une conformation vicieuse, plutôt faite pour la course que pour l'engraissement, ils absorbent d'énormes quantités de nourriture et cependant engraisent avec une désolante lenteur. Nos moutons indigènes ont en général des formes aussi mauvaises, et possèdent une laine grossière et peu abondante.

Seules nos vaches canadiennes sont de très bonnes productrices. Leur lait possède la quantité et la qualité. Depuis les années les plus reculées ces vaches se sont toujours montrées d'excellentes laitières relativement aux soins qu'elles ont reçus pendant leur élevage. Mais leur conformation est bien mauvaise et leur amélioration sous ce rapport serait très désirable.

D'ailleurs, quoique nos vaches soient naturellement de bonnes laitières, elles n'ont pas encore atteint le plus haut degré de la lactation. Beaucoup d'autres vaches sont meilleures que les nôtres. Le monde agricole possède, par exemple, les vaches de Jersey, de Bretagne, de Suisse, de Devonshire, de Sussex, de Saxe, dont le lait est beaucoup plus riche et donne par conséquent beaucoup plus de beurre que celui de nos vaches canadiennes. En effet, d'après les rapports des éleveurs les plus dignes de foi, les vaches de Jersey donneraient une livre de beurre par 4 pots de lait; celles de Bretagne donneraient une livre par 4½ pots de lait, celles de Suisse, une livre par 1½ pots, celles de Devonshire, une livre par 5 pots; celles de Sussex, une livre par 5½ pots; celles de Saxe, une livre par 6½ pots; tandis que nos bonnes vaches canadiennes ne donnent qu'une livre de beurre par 7 pots de lait. Il est donc plusieurs races supérieures à notre race canadienne, sous le rapport de la richesse du lait. Cependant, nous devons reconnaître aussi que parmi ces races

supérieures un bon nombre ne donnent pas autant de lait qu'un nos vaches; de sorte qu'il y a compensation de qualité par la quantité.

Ainsi, si l'on tient compte de ces deux termes de comparaison, nos vaches ne sont réellement inférieures qu'aux vaches de Jersey, de Bretagne, de Suisse, de Devonshire et de Sussex. Mais c'est encore trop; si nous le voulions, nos vaches pourraient devenir les premières laitières du monde entier, tant sous le rapport de la qualité que sous celui de la quantité, de même que la Durham est devenue la plus parfaite race de boucherie.

Pour cela, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à de grandes dépenses; il est nécessaire que d'un peu d'intelligence et de beaucoup de persévérance. C'est ce que nous allons voir.

Dans l'amélioration d'une race animale, l'éleveur doit choisir entre les trois méthodes suivantes:

1o. Le croisement, c'est à dire l'union de la race que l'on veut améliorer avec des reproducteurs appartenant à une race étrangère.

2o. Le métissage, c'est à dire l'union des mâles produits par le croisement de deux races.

3o. La sélection ou le choix des reproducteurs pris dans la race même que l'on veut perfectionner.

De ces trois modes de perfectionnement, le plus généralement employé est le croisement. C'est aussi celui que nos sociétés d'agriculture ont le plus encouragé par leurs primes et les importations de reproducteurs. Cependant ce n'est pas toujours le meilleur. Nous ne lui voyons une véritable supériorité sur les deux autres que dans le cas où la race qui doit être améliorée est très-défectueuse, ou bien lorsque cette race ne possède pas le germe des qualités qu'on désire lui faire acquérir. Il est d'ailleurs très-dispendieux, car il exige que l'on fasse l'acquisition des reproducteurs améliorateurs ou qu'on en paye le loyer, ce qui entraîne toujours des déboursés trop considérables pour que la plupart des éleveurs puissent se les permettre. Il n'y a donc que les éleveurs riches qui puissent faire des croisements d'une manière suivie.

Dans le métissage, on commence d'abord par le croisement; puis lorsque les produits de ce croisement ont acquis une dose suffisante de sang améliorateur, on unit ensemble les mâles et, par ce moyen, on fixe dans la race les qualités acquises. Ce mode d'amélioration est excellent lorsqu'il est pratiqué avec prudence et dans des circonstances favorables; il ne détruit pas, comme le premier, les qualités naturelles de la race à améliorer et conserve à la race toute sa rusticité et sa sobriété; en outre il demande moins de dépenses. Mais il exige de la part de l'éleveur une dose peu commune d'intelligence, une grande connaissance de la vie animale, et un jugement sain; toutes ces qualités ne sont malheureusement le partage que d'un très-petit nombre de personnes.

Il n'est pas de même de la sélection. Ici, point de déboursés extraordinaires, point d'achats, point d'importations coûteuses de reproducteurs améliorateurs. L'éleveur a sous la main, dans ses étables et dans celles de ses voisins, tous les éléments de l'amélioration par sélection. Bien plus si la sélection est accompagnée d'une bonne nourriture, d'un régime approprié au but que l'on veut atteindre, elle est le plus sûr moyen de produire le perfectionnement désiré. Une seule condition est nécessaire pour assurer le succès de la sélection: il faut que la race possède le germe des qualités que l'on désire augmenter. Si, par exemple, on veut, au moyen de la sélection, perfectionner d'abord les qualités lat-